

Jon Albers, **Campus Martius. Die urbane Entwicklung des Marsfeldes von der Republik bis zur mittleren Kaiserzeit**. Studien zur antiken Stadt, volume II. Éditions Dr. Ludwig Reichert, Wiesbaden 2013. 292 pages, 150 illustrations en noir et blanc, 4 illustrations en couleurs.

Jusqu'à la parution de cet ouvrage, toute étude sur le Champ de Mars à Rome supposait la consultation d'une myriade de publications, le dépouillement systématique des notices très riches, mais également souvent contradictoires du fait des convictions divergentes de leurs différents auteurs, du *Lexicon Topographicum Urbis Romae* (LTUR) dirigé par Margareta Steinby (1993–1999), et naturellement l'immersion dans le premier (et à ce jour unique) volume de la somme publiée voici maintenant près de vingt ans par Filippo Coarelli, *Il Campo Marzio. Dalle origini alla fine della Repubblica* (Rome 1997), rédigé alors que l'archéologie italienne, et la topographie de Rome en particulier, faisaient l'objet de débats extrêmement passionnés. Les nouvelles découvertes intervenues depuis, le recul du temps et la distance de l'auteur par rapport aux turbulences de l'arène romaine lui ont permis de soutenir en 2008, à l'université de Berne, une thèse dirigée par Michael Heinzelmann, devenue depuis un ouvrage qui constituera manifestement un point de référence pour la topographie romaine au cours des prochaines décennies (au moins), et auquel une traduction en anglais

ou en italien pourrait assurer dans le futur une diffusion plus large encore (il comporte toutefois un résumé utile dans ces deux langues, p. 217–221).

S'ouvrant par une bibliographie de plus de huit cents titres (p. 9–29), qui témoigne bien de l'ampleur et du sérieux du travail – et qu'il était exclu de tenter de mettre à jour dans le cadre de ce compte rendu, fût-ce sommairement, compte tenu du foisonnement des publications consacrées à la topographie romaine depuis les deux années seulement qui nous séparent aujourd'hui de sa parution –, l'ouvrage se compose de huit chapitres qui s'organisent en deux parties étroitement complémentaires l'une de l'autre, mais complètement différentes aussi bien par leur présentation que par leur mode d'utilisation potentiel.

La première partie (p. 33–221, chapitre 1–7), encadrée par une introduction nourrie et par une synthèse publiée en trois langues – de très utiles résumés sont fournis par ailleurs au fil des différents chapitres – offre une minutieuse analyse du développement urbanistique du Champ de Mars en fonction de quatre périodes distinctes: des origines à la fin de la République (p. 37–98); à l'époque d'Auguste et d'Agrippa (p. 99–133); au premier siècle ap. J.-C. (p. 135–159); enfin, au cours du siècle des Antonins (p. 161–188). La véritable conclusion de cette partie, au sixième chapitre (p. 189–221), reprend l'ensemble des données sur la longue durée et approfondit chacun des thèmes abordés en analysant tour à tour l'urbanisme de ce secteur de la ville, son évolution architecturale en relation avec les influences grecques et orientales, son rôle dans la formation militaire et la mystique triomphale du peuple romain, enfin l'enjeu qu'il a représenté pour l'affirmation de l'aristocratie, puis des empereurs, au travers de constructions publiques (voire privées, en particulier dans le cas des *horti Pompeiani*) ou de grands monuments funéraires, individuels ou dynastiques. Cette mise au point est particulièrement bienvenue aujourd'hui, puisque la dernière véritable, mais brève tentative en ce sens remonte à un article de Giuseppe Marchetti Longhi publié à Berlin en 1940 dans le *Bericht über den VI. Internationalen Kongress für Archäologie* (465–470) dont le titre, *Sintesi storica e topografica dello sviluppo del Campo Marzio*, prélude d'ailleurs au sous-titre de l'ouvrage de Jon Albers.

La seconde partie (p. 223–282) est un catalogue composé d'une centaine d'entrées présentées par ordre alphabétique, correspondant aux principaux monuments et toponymes du Champ de Mars, jusqu'à la fin du deuxième siècle de l'époque impériale. Les fiches, concises et bien informées, sont présentées, avec la bibliographie fondamentale concernant chaque entrée, de manière très voisine de celles du LTUR, mais avec une cohérence majeure par rapport à ce dernier, puisque l'ensemble présente l'avantage d'avoir été rédigé par un seul auteur. Compte tenu du nombre relativement réduit de ces notices en regard de celles du LTUR, on peut regretter certaines lacunes qui me semblent importantes, par exemple *campus Agrippae*

ou ›horti Pompeiani‹, dans la mesure où l'absence d'un ›index locorum‹ interdit, en l'absence d'une entrée spécifique en seconde partie, de repérer des passages de la première partie où ces toponymes pourraient avoir été mentionnés et commentés – dans bien des cas, comme l'auteur le fait du reste pour plusieurs toponymes, un simple renvoi aurait suffi – par exemple, pour ›Codeta Minor‹, à la fiche ›Pantheon (Agrippa)‹. De même, une entrée ›pomerium‹ aurait été utile, compte tenu de l'importance de l'évolution de son tracé pour le développement de ce secteur de la ville: si l'ouvrage traite en effet de manière suffisamment détaillée du ›pomerium‹ des origines (p. 42–44), les références à la question épineuse de ses extensions successives sont à rechercher ailleurs dans le corps du texte.

Un ›index nominum‹ (p. 282 s.), ainsi que des références croisées du catalogue au texte, permettent toutefois de naviguer facilement entre les deux parties, efficacement servies par des illustrations d'une très grande qualité. Celles-ci figurant dans le texte, la consultation nécessite souvent le va-et-vient d'une partie à l'autre, et l'on note quelques doublons, comme dans le cas du temple B du Largo Argentina, figure 17 et 139, presque identiques, mais attribuées l'une à la seconde, l'autre à la première phase de construction du temple. Celles-ci ont souvent été réélaborées par l'auteur à partir de documents antérieurs (la source des illustrations est indiquée aux p. 285–288), et le grand format du volume lui a permis de publier de manière toujours extrêmement lisible – ce qui est malheureusement loin d'être le cas dans de nombreuses publications archéologiques. (Pour les lecteurs peu familiers des abréviations allemandes, l'indication »o. M.« – pour »ohne Maßstab« – indique l'absence d'échelle du dessin.) Quatre planches en couleurs, dont deux consacrées au Panthéon, complètent cette riche illustration, à laquelle elles ne me semblent pas cependant apporter de complément fondamental, sinon pour illustrer les possibilités offertes par l'utilisation du laser scanner (planches 3 et 4); il aurait pu être utile, en revanche, de reprendre le fond de plan de la planche 2, qui présente efficacement une restitution d'ensemble de topographie du Champ de Mars à l'époque d'Auguste (amputée seulement de son extrémité septentrionale), pour illustrer les trois autres périodes distinguées dans l'ouvrage, ce qui aurait permis de mieux suivre, de manière synthétique, le propos de l'auteur sur les grandes étapes de son urbanisation.

L'ouvrage dégage avec une grande clarté, servie par un très riche appareil de notes, les principales phases d'aménagement du Champ de Mars, déterminées à l'origine par la présence en son centre du ›palus Caprae‹, dont l'assainissement complet à l'époque augustéenne permit l'occupation de ses parties centrale, puis septentrionale. Il distingue bien trois systèmes distincts, définis à partir des monuments publics – profanes ou sacrés – et du réseau viaire: au sud, les monuments les plus anciens ont été construits en fonction du cours du Tibre et de la position du ›circus Flami-

nius‹, à partir de 220 av. J.-C., et progressivement englobés par la suite à l'intérieur de portiques destinés à donner à l'ensemble une forme de cohérence architecturale; au centre, ils apparaissent progressivement selon un système orthogonal tout autour des ›Saeptra‹, eux-mêmes orientés selon les points cardinaux, et monumentalisés seulement à l'époque de César; au nord, c'est la ›via Flaminia‹, tracée à la fin du troisième siècle av. J.-C., qui va déterminer l'orientation de constructions publiques qui ne s'y implantent toutefois qu'à partir de l'époque augustéenne.

Au fil des siècles, les membres de l'aristocratie romaine des années centrales de la République, d'abord, Pompée par la suite, Agrippa, enfin, vont ainsi repousser progressivement vers le nord la façade monumentale du Champ de Mars, scandée par des portiques inspirés des ›stoai‹ grecques, en gagnant peu à peu sur des espaces auparavant réservés à l'entraînement physique et militaire de la jeunesse romaine, et désormais mis au service de la propagande d'Auguste, puis des empereurs romains de la dynastie des Antonins.

Sur toute la période considérée, le fil conducteur du développement urbanistique du Champ de Mars réside en effet, selon l'auteur, dans une volonté analogue d'auto-représentation et de légitimation des élites, qu'il s'agisse des membres de l'aristocratie républicaine ou des empereurs de Rome, qui ont utilisé à cette fin indifféremment les temples, les espaces dévolus à la vie politique, les portiques, les monuments funéraires (tombes, cénotaphes ou autels de consécration), et bien entendu les édifices de spectacle (cirque, amphithéâtre, théâtres, stade, odéon) dont l'incroyable densité constitue une caractéristique marquante de ce secteur de la ville, qui n'échappa pas à Strabon – à cet égard, et de manière paradoxale, on peut sans doute voir le paroxysme de cette tendance à la personnalisation dans le refus d'Hadrien d'apposer son nom à sa reconstruction du Panthéon, un monument destiné à demeurer, depuis sa construction par Agrippa, le véritable point de clivage topographique et monumental de toute cette zone. Il aurait pu être intéressant, à cet égard, d'examiner la manière dont cette spécificité a en quelque sorte déteint sur les zones contiguës de Rome, sous forme d'édifices de spectacle – au Trastévère, les naumachies d'Auguste et de Trajan, le cirque de Caligula et de Néron – ou de lieux de pouvoir – sur le ›collis hortulorum‹, les ›horti Luculliani‹ qui dominent le ›campus‹ d'Agrippa et d'Auguste, avec lequel ils entretiennent à partir du premier siècle de l'Empire, à l'initiative du sénateur gaulois Valerius Asiaticus, un rapport étroit sur le plan monumental, mais aussi profondément idéologique.

Ce détournement extraordinaire de l'espace urbain, au regard du ›mos maiorum‹, ne fut possible que grâce au caractère longtemps extra-pomérial du Champ de Mars, qui permit non seulement l'introduction de cultes étrangers, mais aussi celle de ces édifices de spectacle que Rome ne connaissait alors que sous la forme provisoire de tréteaux démontés sitôt le specta-

de achevé, bien qu'ils aient été déjà répandus de longue date sous une forme permanente, et consolidée sur le plan architectural, dans une bonne partie de l'Italie méridionale. Mais l'auteur montre bien la complexité du processus en cours dans ce lieu qui fut alors, en quelque sorte, le véritable creuset de la romanité impériale, où chaque nouvelle expérience inspirée par l'Orient, la Grèce ou la Grande Grèce (comme le premier temple en marbre de Rome, celui de Jupiter Stator, construit par Hermodore de Salamine pour le compte de Quintus Caecilius Metellus Macedonicus dans le courant du troisième quart du deuxième siècle av. J.-C., ou son premier théâtre construit, celui de Pompée) fut repensée, adaptée et pondérée en fonction d'objectifs, de conceptions et de techniques proprement romains.

L'ampleur de la période considérée, la multiplicité des monuments traités et des questions abordées interdisent d'en discuter les différents aspects, et les spécialistes des secteurs traités ne seront pas forcément d'accord avec les positions de l'auteur, toujours prudentes, mais traitées nécessairement sous forme de synthèse de travaux antérieurs, en acceptant parfois un peu facilement différentes idées reçues – ce qui n'était guère évitable, compte tenu des ambitions du volume (on trouvera différentes remarques préliminaires dans les comptes rendus qui lui ont déjà été consacrés, cf. K. J. Hölkenskap, *Hist. Zeitschr.* 299, 2014, 744–746; U. Lambrecht, *Journal Kunstgesch.* 18, 2014, 219–225; T. Mattern, *Gymnasium* 121, 2014, 319–321; L. Zollschan, *Bryn Mawr Class. Rev.* 2014.03.37).

En ce qui concerne les secteurs ou les époques dont j'ai été amené à m'occuper plus spécialement, j'ai évidemment relevé différents points de désaccord – ou, plus exactement, de discussion possible – avec l'auteur, qu'il serait trop long d'évoquer ici. Pour me limiter, à titre d'exemple, à quelques questions relatives à Agrippa – conformément à l'adage français, «on ne prête qu'aux riches» –, la deuxième planche couleur, qui résulte de l'empilement d'hypothèses antérieures, met bien en évidence une anomalie flagrante: le fidèle compagnon d'Auguste aurait possédé à titre privé une partie du Champ de Mars située à l'est de la via Flaminia (le «campus Agrippae», dont la localisation est certaine, mais dont la limite indiquée ici vers le nord est très arbitraire), une autre en son centre (le «nemus Agrippae», et tout le secteur de ses thermes), une troisième à l'ouest (les «horti Agrippae», débordant sur le Trastévère, pour englober la villa de la Farnésine, et qui se raccorderaient à la deuxième, selon les estimations les plus généreuses), sans compter une partie non mieux définie des «horti Pompeiani», dont la localisation fait débat – selon une hypothèse de passage de propriété que rien, sinon la «communis opinio» moderne, ne permet d'étayer: en somme, des biens qui s'étendraient – sans solution de continuité ? –, et de manière à mon sens bien invraisemblable, des pentes du Pincio à celles du Janicule. S'il est sûr qu'Agrippa a possédé la partie nord-orientale du Champ de Mars,

où s'étendaient probablement ses «horti», et si rien ne permet d'exclure (ni du reste d'établir formellement) qu'il fut propriétaire de la villa de la Farnésine, la localisation présumée d'«horti Agrippae» à l'ouest du Champ de Mars ne repose en fait que sur l'inscription CIL VI 39087, sur laquelle son nom ne figure pas, pas plus que la mention de «horti»: il s'agit d'une restitution, très largement arbitraire, proposée jadis par Pierre Grimal, mais qui a été reprise depuis un peu partout de manière totalement acritique. Ailleurs, tandis que l'auteur se révèle généralement circonspect, en l'absence de certitude absolue, dès lors qu'il s'agit de désigner les monuments, l'introduction dans son catalogue d'un «Kenotaph Agrippae» (p. 298) donne une forme de certitude à une hypothèse (parmi d'autres) qui pose en fait de nombreux problèmes en termes d'interprétation des sources anciennes, de datation, de restitution et de définition du monument du Corso Vittorio Emanuele interprété comme tel.

Enfin, sur un plan peut-être plus anecdotique, mais qui n'est pas sans intérêt dans une perspective urbanistique, l'ouvrage ne dit rien des deux pyramides comparables, par leurs dimensions, à celle de Cestius, qui semblent avoir existé à l'entrée septentrionale du Champ de Mars, à l'emplacement exact des églises jumelles de la piazza del Popolo, et qui pourraient avoir été élevées, au lendemain de la conquête de l'Égypte, pour introduire aux domaines spéculaires d'Auguste et d'Agrippa, respectivement à l'ouest et à l'est de la «via Flaminia». Contrairement à l'idée généralement admise, il est peu probable, en effet – si c'était bien effectivement des pyramides –, qu'il se soit agi de tombes monumentales (à la différence des deux autres grandes pyramides de Rome, on n'y a signalé aucune chambre funéraire): il est tentant d'y voir un accès triomphal, délibérément conçu comme égyptisant, à la partie du «campus» que s'étaient partagés les vainqueurs d'Actium.

S'il fallait véritablement exprimer un regret, au-delà de réserves portant sur des points qui ne retirent rien aux mérites de l'auteur, ce serait sans doute qu'il n'ait pas fait l'effort supplémentaire, mais bien évidemment ardu, de compléter l'enquête au-delà du deuxième siècle de l'Empire, à ce qu'il considère (p. 36) comme l'époque de la «Verstädterung» du Champ de Mars – pourtant déjà bien avancée au début de l'Empire, en un sens, avec le lotissement des «horti Pompeiani» (CIL VI 6299): je ne suis pas sûr qu'on puisse véritablement dès lors le considérer comme un quartier comme les autres – ce dont témoignent en particulier la construction ou le projet de construction (assurément problématique) de la «porticus milliaria» de Gordien III, et plus tard celle du gigantesque complexe du «templum Solis» d'Aurélien dans l'ancien «campus Agrippae». Une lecture de l'Histoire Auguste, et un réexamen des inventaires des Régionnaires, pourraient à cet égard se révéler féconds.

Ce complément aurait permis à la fois de rendre compte de l'évolution de l'urbanisme, des transforma-

tions des monuments antérieurs et de l'époque de leur disparition du paysage urbain, mais aussi de mieux saisir s'il existait encore effectivement une spécificité de ce secteur de la ville, liée en particulier à la présence de la masse écrasante du mausolée d'Auguste, alors que d'autres monuments avaient disparu du fait de destructions naturelles ou de l'exhaussement du niveau du sol. On ne peut que souhaiter que l'auteur mette à profit sa connaissance profonde de ce secteur de la ville pour nous donner un nouveau volume consacré à ces trois derniers siècles, à leur manière cruciaux, du Champ de Mars antique. Il est probable, enfin, qu'une partie plus développée spécifiquement consacrée au réseau viarie de ce secteur, au-delà de son approche classique, pourrait permettre de redessiner et d'appréhender plus finement une partie de sa topographie: elle supposerait cependant une étude topographique très complexe, du fait de la qualité inégale et souvent très faible des sources disponibles, des tronçons de voies connus, de leur cote et de leur technique de construction, en rapport avec les niveaux de fondation des monuments conservés. Et donc un volume en soi, probablement.

Conformément aux objectifs qu'il s'était fixés, ce volume, qui s'inscrit dignement dans une tradition germanique séculaire prestigieuse, d'Henri Jordan, Otto Gilbert et Christian Hülsen à Paul Zanker, constitue donc manifestement un ouvrage de référence qui pourra être consulté et interrogé à différents niveaux, aussi bien par des étudiants que par des chercheurs, pour approfondir l'étude de l'évolution urbanistique du Champ de Mars, tout comme celle d'un monument spécifique de ce secteur de la ville. Avec les nouveaux aperçus qu'il dessine, il contribuera certainement à faire progresser la recherche, sur des bases solides, dans l'enquête topographique portant sur cette zone à la fois si centrale, et si singulière, de la Rome antique.